

EXTRAITS DE " LA GERBE "

et des Journaux Scolaires

---

*Ecole de filles de SAINT-CIRAC (Ariège)*

---

# QUENOUILLES ET FUSEAUX



EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE  
SAINT-PAUL (Alpes-Maritimes)



---

*Le Gérant :* FREINET

---

IMP. MODERNE. — GAY

---

**ÉDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE**  
**C. FREINET, Saint-Paul (Alpes-Marit.)**  
Chèques Postaux Marseille : 115.03

**Abonnez-vous aux**

**EXTRAITS DE LA GERBE**  
**ET DES JOURNAUX SCOLAIRES**

*Les dix numéros de l'année* ..... 6 »  
*Le numéro* ..... 0 50

— Achetez les fascicules parus —

1. *Histoire d'un petit garçon dans la montagne.*
2. *Les deux petits rélateurs.*
3. *Récréations (Poèmes d'enfants).*
4. *La mine et les mineurs.*
5. *Il était une fois...*
6. *Histoires de bêtes.*
7. *La si grande fête.*
8. *Au pays de la soierie.*
9. *Au coin du feu.*
10. *François, le petit berger.*
11. *Les Charbonniers.*
12. *Les aventures de quatre gars.*
13. *A travers mon enfance.*

*Ecole de Filles  
de SAINT-CIRAC (Ariège)*

---

## QUENOUILLES ET FUSEAUX



Dans notre village, les jeunes filles font maintenant tailler leurs cheveux. Les robes n'arrivent qu'aux genoux, les bas sont fins comme des mousselines. Ces demoiselles portent de beaux manteaux, de beaux souliers en verni, le dimanche. Elles ont aussi des chapeaux, comme à la ville.

Les vieilles femmes ne sont pas si fières : elles portent des jupes froncées à la taille, un corsage pincé et elles mettent sur leurs cheveux une petite « cravate » (1) en pointe qu'elles nouent sous le menton.

Les jeunes gens suivent aussi la mode, mais les hommes âgés « portent l'ancien » ! Ils ont une veste et un gilet de drap, des pantalons de drap encore ou de velours. Ils ont au pied des chaussettes de bonne laine et des sabots. Ils se coiffent d'une casquette ou d'un béret.

Quand on va à la ville, et on y va souvent, on s'habille le mieux possible, car on ne veut pas s'y faire remarquer.

## LES COSTUMES AUTREFOIS

Autrefois, les jeunes filles, comme les mamans, ne faisaient pas tailler leurs cheveux. Elles ne s'habillaient pas à la mode, comme aujourd'hui, elles portaient fidèlement le costume de leurs grand' mères.

---

(1) carré d'étoffe en cretonne que l'on met sur la tête ou que l'on noue autour du cou.



Elles avaient une robe en tissu lourd et solide, à la jupe très ample et serrée à la taille. Le corsage était taillé et moulait le buste parfaitement. Elles croisaient sur leur poitrine un petit fichu en cretonne pour les jours, en beau mérinos à fleurs pour les dimanches. Pendant toute la semaine, leurs cheveux longs, tressés, étaient cachés par une « cravate ». Le dimanche elles portaient une belle coiffe à dentelle tuyautée, légère et gracieuse, garnie souvent de beaux rubans.

Les hommes s'habillaient d'un pantalon en bonne étoffe, d'une veste courte garnie de boutons, et d'un gilet en drap du pays, couleur burel. Le plus souvent, ils portaient des chemises de toile, filée et tissée au village même. Ils étaient coiffés d'un grand bérêt ou d'une bonnette dont le gland pendait sur l'oreille.

Alors, on ne portait pas de bas ; on ne savait guère tricoter dans le village. Les femmes avaient des bas d'étoffe ; les hommes les remplaçaient par une paire de guêtres en drap. Tout cela était assez peu pratique et il fallait, l'hiver, de bons sabots de bois pour se garantir du froid.

Hommes et femmes s'abritaient sous une « capette » les jours de mauvais temps. La capette descendait jusqu'aux yeux et couvrait les épaules et la taille.

Les enfants portaient, comme les vieux, robes longues et pantalons longs.

## FILEUSES

Tous ces vêtements étaient faits de bon chanvre poussé dans les vallées ou de chaude laine prise à la toison des moutons.

Les femmes, alors, pendant les longues veillées d'hiver, filaient laine et chanvre, et le tisserand du village transformait le fil en solides tissus..

Toutes les femmes, jeunes et vieilles, filaient. Elles avaient, pour ce travail difficile, des outils très simples : un bâton, fendu à une extrémité, la quenouille, et le fuseau de bois terminé par un peson de poterie vernie.



Pour filer, on attachait une nappe de filasse blonde ou de laine à l'extrémité fendue de la quenouille avec un cordon que l'on croisait.

La quenouille était suspendue dans une boucle d'étoffe épinglée au corsage et l'extrémité était passée dans la ceinture du tablier. De la main gauche,

la fileuse tirait la filasse entre le pouce et l'index et elle l'amincissait. De la main droite, elle faisait tourner le fuseau comme une toupie rapide.

Quelquefois, le fil était trop gros : la fileuse arrachait alors un flocon de filasse et le portait au sommet de la quenouille. Si le fil était, au contraire, trop mince, elle ajoutait quelques bribes de chanvre, car il fallait que le fil soit bien régulier. Le fuseau roulait régulièrement et tordait le fil. Quand la fileuse avait suffisamment de fil pour que le fuseau touche terre, elle l'enroulait avec adresse. Ainsi, tout au long des veillées, elle recommençait les mêmes gestes.



## LE LIN

C'est avec les fibres du lin qu'on faisait autrefois la solide toile de ménage. Chaque famille semait tous les ans environ

une « mesurée » de lin. La mesurée est l'étendue que l'on peut semer avec une « mesure » de graine, vieille mesure qui contenait 12 litres.

En automne, on arrachait le lin et on le liait en gerbe. On allait ensuite l'étendre en couche régulière sur les prés humides du fond de la vallée. La pluie le trempait aussi ; c'était le « rouissage », qui durait au moins deux mois.

Venait ensuite le « teillage ». D'abord, on frappait ce lin pourri sur une grosse pierre avec une masse en bois, dans le but de détacher les fibres du reste de la tige. Ce lin battu était ensuite porté au four, après qu'on en avait sorti le pain et il était chauffé et séché. Ensuite, on le « teillait », c'est-à-dire qu'on le passait à la « bargue », sorte de battoir qui écrasait à nouveau le lin pour en détacher les fibres utiles. De la main droite, on lançait le lin sous le battoir.

Le bruit de la bargue s'entendait d'un coin du village à l'autre. La bargue brisait le bois des tiges, il ne restait alors que de longues poignées de fibres qu'il fallait peigner, c'était le « cardage ».

La « carde » était une planche hérissée, à une extrémité, de 5 ou 6 rangées de longues pointes. Là-dessus, on passait des poignées de lin : les fibres les plus courtes restaient au peigne ; elles formaient la deuxième qualité de filasse. A la main, on gardait les fibres les plus longues : c'était la première qualité. La carde était fixée sur une chaise. Pour travailler, l'ouvrière s'asseyait devant la carde sur un tabouret.

Le fil cardé était ensuite arrangé en « nappes » de grosseur à remplir une quenouille pour le « filage ».

Le filage se faisait en gardant les brebis à l'autonne ou à la veillée.



## A LA VEILLEE

La veillée réunissait hommes et femmes. Toutes les femmes avaient leur quenouille et leur fuseau. Une toute petite lampe à huile éclairait l'assemblée, mais les fileuses n'avaient pas besoin d'y voir beaucoup pour faire tourner le fuseau. Une bonne fileuse pouvait filer deux fuseaux dans une veillée, mais après elle était bien fatiguée. Comme il fallait beaucoup de salive pour tordre le fil et l'étirer, les fileuses mettaient dans la bouche un petit caillou propre qu'elles suçaient comme un bonbon.

Tout en filant, on chantait de vieilles chansons. Voici le refrain d'une chanson de fileuse :

Fialo, fialo, fialuso  
 Se fialos pas  
 Meti lé foc  
 Al fus ! (1)

Que serait devenue la fileuse sans son fuseau !

Mais les jeunes gens voulaient jouer à la veillée : ils prenaient plaisir à taquiner les fileuses, ils mettaient le feu à leur quenouille...

---

(1) File, file, fileuse  
 Si tu ne files pas,  
 Je mets le feu  
 Au fuseau !

Quelquefois, on rangeait les fuseaux et on dansait. On faisait les vieilles danses de l'endroit, aujourd'hui oubliées. De temps en temps, les mamans restées à l'ouvrage, grondaient les jeunes filles qui n'avaient pas assez filé.

Elles prenaient très au sérieux leur métier et travaillaient jusqu'à la fatigue. Un vieux dicton dit en effet :

Fialo, fialero  
 La fialaïro  
 Es une galéro.  
 Fialo fus  
 La fialaïro  
 Popas pus ! (1)

Quand les fuseaux étaient pleins de fil, on mettait ce fil en écheveaux. On se servait pour cela d'un outil spécial à deux branches verticales, situées à égale distance l'une de l'autre. Il fallait trois fuseaux pour faire un écheveau.

---

(1) Fille « fialéro »  
 La fileuse  
 est une galérienne.  
 Fille, fuseau  
 La fileuse  
 n'en peut plus !



## LA LESSIVE

Quand on avait filé environ deux cents échevaux, on le lessivait pour les assouplir et les blanchir. On

les mettait tremper pendant 24 heures pour qu'ils s'imprègnent bien d'eau. On les lavait ensuite à l'eau claire de la fontaine. Il fallait les battre bien fort, et les battoirs étaient menés rondement.

Après rinçage, on les lessivait pendant huit bons jours. Chaque jour, il fallait changer les cendres, de façon que la lessive ne s'épuise pas. Il fallait beaucoup de cendres pour cette opération, aussi les ménagères prévoyantes ramassaient toute l'année les cendres du feu et du four banal.

Les écheveaux lessivés étaient rincés à grande eau à la fontaine, puis on les suspendait à des branches pour que le soleil et le grand air les séchent au plus tôt. De temps en temps, on les étirait.

Quand ils étaient secs, il s'agissait de mettre le fil en pelotes à l'aide du dévidoir. C'était une grande affaire que de dévider le fil et la ménagère appelait de l'aide. Le soir, on faisait une louée de jeunes filles pour faire les pelotes. On devait travailler et chanter et rire beaucoup à ces veillées qui étaient un peu comme une fête de la jeunesse.

## TOILE NEUVE

Le tisserand était ensuite chargé de faire la toile.

Selon la qualité du fil, il faisait des toiles plus ou moins fines. Il avait en général son métier dans l'écurie, car il fallait pour le fil un lieu humide. Tout le jour on entendait le battant du tisserand et le jeu des pédales.

Il avait deux métiers : un pour la toile, un pour la laine. Il se levait à la pointe du jour et quelquefois plus tôt encore. Il tissait toute la journée jusqu'à la tombée de la nuit, prenant juste le temps des repas.

Chaque femme apportait le lin ou la laine qu'elle avait filé. Pour faire tisser on payait huit sous la « canne » (1) de drap et 15 sous la canne de toile.

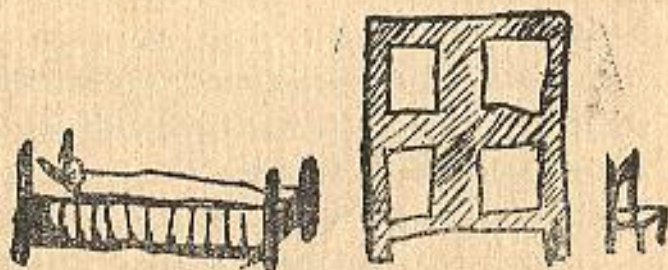
---

(1) La « canne » était une mesure de longueur qui valait environ 50 centimètres.

La toile neuve était toujours rugueuse et on ne pouvait guère dormir quand on étrennait les draps. Mais c'était de la bonne toile qui durait plusieurs vies d'hommes.

Il y a bien une vingtaine d'années que le métier ne chante plus dans le village. Aujourd'hui, on achète à la ville de la toile souple qui est chère et qui dure peu.

La laine était aussi filée au rouet, mais le plus souvent on la portait à la filature à Foix. La filature la rendait en fil ou en drap.





## LA PART DU PAUVRE

Le chanvre était travaillé et filé dans chaque demeure comme le lin.

De vieilles légendes restent encore de ce bon vieux temps. Chez nous, les fileuses racontent souvent à la veillée l' « histoire du chanvre ».

Il y avait une fois, un homme riche qui possédait un grand champ. Malheureusement pour lui, un pauvre paysan possédait un tout petit morceau de cette précieuse terre à chanvre. Toujours le riche voulait acheter la part du pauvre, mais toujours le pauvre refusait.

Un jour le riche dit :

— « Celui qui dira le plus gros mensonge gagnera la part de l'autre. »

Le pauvre accepta. Voilà que le riche va chez les plus grands notaires pour se faire dire les plus gros mensonges.

Le jour du pari arrive : le riche et un notaire sont sur le terrain depuis longtemps, mais le pauvre ne venait jamais. Le voilà enfin !

— « Allons, vite, commençons, dit le grand propriétaire.

Il se met à raconter :

— J'ai vu un cerf en or. Ses cornes couraient du matin au soir, comme un lièvre :

— Moi, dit le pauvre, ce matin, quand je suis sorti, j'ai vu quelques graines devant ma porte. Je les ai ramassées, je suis allé au jardin les semer. Et, je m'en retournais bien vite pour venir ici quand, tournant la tête, j'ai vu les graines qui germaient, qui poussaient... Je me suis approché : la tige grossissait, grossissait... déjà c'était un tronc ; il se ramifiait. J'ai posé un pied sur une branche, l'autre pied sur la deuxième et toujours ainsi, je montais, je montais... à force, je suis arrivé au ciel.

Là, j'ai vu le père de Monsieur le riche.

— Que faisait-il mon père ?

— Il gardait des cochons !...

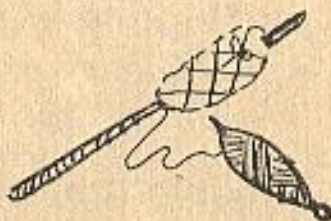
Le riche, honteux, s'enfuit suivi par son notaire...

Le pauvre gagna le gros champ et y fit pousser beaucoup de chanvre pour ceux qui n'en avaient pas.



Voilà l' « histoire du chanvre » et voilà l'histoire du fil aux temps de nos grand'mères.

*Les Elèves de l'Ecole de Filles  
de SAINT-CIRAC (Ariège)*



Editions de l'Imprimerie à l'Ecole

## EXTRAITS DE LA GERBE

SUITE DES FASCICULES PARUS  
ET EN VENTE AU PRIX UNIFORME DE 0,50

14. *A la pointe de Trévignon.*
15. *Contes du soir.*
16. *A l'Institution Moderne.*
17. *Le journal du malade.*
18. *La mort de Toby.*
19. *Gais compagnons.*
20. *La peine des enfants ;*
21. *Voilà le petit mousse.*
22. *Emigrants.*
23. *Les petits pêcheurs.*

**Livre de Vie :** Collection des Extraits de la  
Gerbe de l'année 1929-1930 (Numéros 13 à 23),  
1 beau volume superbement relié ..... 10 ..

Achetez l'IMPRIMERIE pour votre classe  
et joignez-vous à nous !